

583

à Com
Coulommiers
R

828

SOPHOCLE



LES TRAQUEURS

(ICHNEUTAI)

DRAME SATYRIQUE

Découvert et publié par ARTHUR HUNT

Traduction française et notice

PAR

THÉODORE REINACH



EXTRAIT DE LA REVUE DE PARIS DU 1^{er} AOUT 1912



Handwritten notes:
c - v - d
f

COULOMMIERS

IMPRIMERIE PAUL BRODARD

1912

Bibliothèque Maison de l'Orient



135175

UN DRAME INÉDIT DE SOPHOCLE

Au v^e siècle avant notre ère, les poètes qui se disputaient, à Athènes, le prix du concours dramatique étaient tenus de présenter, outre trois tragédies tirées ou non du même cycle légendaire, un intermède plus court, de sujet également héroïque ou mythique, mais de cadre champêtre, et où le rôle du chœur était rempli par les démons puérils, espiègles et sensuels connus sous le nom de *satyres*.

Ce « drame satyrique », comme on l'appelait, n'était pas, ce semble, né sur le sol de l'Attique. Un poète d'origine étrangère, Pratinas, l'un des précurseurs d'Eschyle, l'avait jadis amené de Phlionte, sa patrie; mais, sitôt introduit dans le théâtre athénien, le nouveau genre y prit racine au point de devenir, pendant toute la grande période de production dramatique, l'accompagnement obligé des fêtes dionysiaques; c'est seulement au cours de la seconde moitié du v^e siècle que, dans certaines tétralogies, le drame satyrique proprement dit est remplacé par une quatrième tragédie, d'un caractère plus léger et d'un dénouement plus plaisant, comme l'*Alceste* d'Euripide.

De ce genre si fécond et si curieux, à la fois noble et bouffon, intermédiaire entre la tragédie et la comédie, il ne subsistait

jusqu'à présent qu'un seul spécimen, le *Cyclope* d'Euripide. Une heureuse fortune vient de nous en rendre un second. Comme tant de nouveautés remarquables dont s'est enrichie depuis un quart de siècle la littérature grecque — la *République Athénienne* d'Aristote, les *Mimes* d'Héronidas, les *Odes* de Bacchylide, les discours d'Hypéride, les comédies de Ménandre, pour ne citer que les révélations les plus émouvantes — c'est le sol de l'Égypte qui nous a conservé et rendu ce précieux document. Dans les « tumuli » d'Oxyrhynchus, éventrés et explorés avec tant de persistante énergie, d'habileté et de science par MM. Grenfell et Hunt, il s'est rencontré un papyrus d'époque romaine, qui renfermait en quinze colonnes, par endroits cruellement mutilées, les quatre cents premiers vers — soit plus de la moitié — d'un drame satyrique de Sophocle qu'une citation ancienne a permis d'identifier sans contestation. Ce drame, tiré de la légende des « Enfances d'Hermès », s'intitule les Ἰχθυοτράζει, c'est-à-dire « les Chercheurs de piste » ou « les Traqueurs¹ ». Ce sont les satyres qui jouent ce rôle de limiers chargés par Apollon de retrouver son troupeau volé.

Le sujet des *Traqueurs* est emprunté au vieil hymne à Hermès qui avait, dans l'antiquité, inspiré plusieurs autres versions, en prose ou en vers, de cette bizarre légende, plus semblable peut-être à un conte de fées que n'importe quel mythe hellénique. C'est l'apologie naïve de l'astuce et du mensonge, personnifiés dans un enfant divin, où les compatriotes d'Ulysse n'étaient pas fâchés de se mirer et de s'admirer.

Il ne sera pas inutile de rappeler ici brièvement le contenu de ce poème, attribué couramment à Homère, mais qui est, en réalité, l'œuvre de quelque épigone attardé du VII^e ou du VI^e siècle.

Le poète raconte d'abord en quelques mots la naissance du petit dieu, fils de Maia, la nymphe aux belles tresses, que Zeus

1. « Traqueur. Terme de chasse. Celui qu'on emploie pour traquer. — Traquer. Terme de chasse. Fouiller au bois pour en faire sortir le gibier. » (Littré.) J'avais d'abord proposé le titre *les Dépisteurs* (qui a presque le même sens); j'y substitué celui-ci, pour me rapprocher du terme adopté par l'éditeur anglais (*the Trackers*).

alla visiter dans une grotte ombreuse, sous le manteau de la nuit, « pendant que le sommeil tenait enveloppée Héra aux bras blancs ».

Le futur dieu des voleurs manifeste, dès les premières heures de son existence, une étonnante précocité. « Né le matin, dès midi il touchait de la cithare, et le soir du même jour il dérobaît les bœufs d'Apollon. » Échappé sans bruit de son berceau, l'enfant rencontre, au seuil de la grotte maternelle, une tortue occupée à brouter l'herbe fleurie. « Vivante, s'écrie-t-il, tu seras un charme puissant; morte, une source abondante de mélodie. » Et vite, il l'emporte, la dépèce, et avec la carapace, tendue d'une peau de bœuf, surmontée de deux cornes et d'un joug où s'enroulent sept cordes de boyaux de brebis, il fabrique la première lyre sur laquelle il improvise ses premiers chants¹.

Puis, le goût de la chair fraîche le poussant, le voilà parti en campagne, à la recherche de quelque gibier. Au coucher du soleil, il descend en Piérie, où pâturent les troupeaux des dieux immortels. Il s'empare de cinquante vaches mugissantes et les emmène à travers un terrain sablonneux,

1. Voici ce passage de l'hymne homérique :

« Hermès construisit d'abord un instrument sonore avec la tortue qui viut à sa rencontre aux portes de la grotte, broutant devant cette demeure l'herbe fleurie, et s'avançant à pas tardifs. Le fils bienfaisant de Zeus rit en la regardant, et sur-le-champ dit ces mots :

« Voilà une rencontre fort utile pour moi ! Je ne la méprise point. Salut, être aimable, compagne des chœurs et des festins : tu m'es heureusement apparue. D'où viens-tu, beau jouet, écaille bigarrée, tortue vivant dans les montagnes?... Je vais te prendre et t'emporter dans ma demeure : tu ne me seras point inutile ; je ne te dédaigne pas, et, d'abord, je tirerai profit de toi. Il est meilleur d'habiter une maison : on court parfois des risques au dehors. Vivante, tu es assurément une protection contre beaucoup de maux : mais seulement si tu meurs, tu pourras chanter mélodieusement. »

« Ainsi dit-il : et l'enlevant des deux mains à la fois, il rentra dans la demeure, portant l'aimable jouet. Là, creusant la tortue montagnarde avec un ciseau de fer brillant, il lui arracha la vie. De même que la pensée rapide traverse le cœur d'un homme agité par de fréquents soucis, de même l'illustre Hermès agit en même temps qu'il parle. Il fixe, les coupant à la juste mesure, des tiges de roseaux qui traversent l'écaille et la peau de la tortue ; tout autour il tend adroitement une peau de bœuf ; il a adapté deux cornes sur lesquelles il ajuste le joug ; ensuite il tend sept cordes harmonieuses en boyaux de brebis.

« Alors, portant l'aimable jouet qu'il a construit, il essaye chaque note avec le plectre : et sous sa main retentit une sonorité terrible. »

ayant soin de les conduire à reculons et de marcher lui-même ainsi pour mieux dérouter les poursuivants. Il chemine toute la nuit. Arrivé au bord de l'Alphée, il s'arrête et abrite le bétail dans une caverne ; à cette occasion il invente le feu, offre en sacrifice aux douze grands dieux deux vaches du troupeau et suspend leurs cuirs à l'entrée de la caverne. Mais déjà l'aube commence à blanchir : l'enfant subtil se hâte vers sa grotte natale ; il se fait tout petit, tout fluet pour rentrer par le trou de la porte, et se couche sans bruit dans son berceau, où l'attendent les semonces de sa mère angoissée.

Cependant Apollon s'est élancé à la recherche du troupeau dérobé. Un vieillard qui a vu passer l'enfant et les vaches met le dieu sur leur piste ; en un clin d'œil, il est au sommet du Kyllène : « une délicieuse senteur flotte sur les monts ». Sans s'arrêter aux merveilles éparses dans la grotte de Maia, le dieu irrité va droit au berceau de l'enfant, qui, à son approche, s'est blotti dans ses langes, serrant dans sa petite main son jouet chéri, la lyre. Apollon le somme de lui révéler la cachette du troupeau, sous menace de le précipiter dans le Tartare. L'enfant nie effrontément : il n'a rien fait, il ne sait rien ; comment eût-il pu, à son âge?... De guerre lasse, on convient de s'en remettre au jugement de Zeus. Là-haut, devant les Olympiens assemblés, un procès s'engage : ce sont de longs plaidoyers dignes des héros de l'Illiade. Mais le petit Hermès a beau accumuler les sophismes et les faux serments : Zeus, à qui rien n'échappe, lui commande de mener son grand frère vers l'endroit où il a déposé son larcin.

La dernière scène nous ramène devant la caverne de l'Alphée. L'enfant voleur s'exécute, mais Apollon constate, à sa grande indignation, qu'il manque deux têtes au troupeau, les deux vaches écorchées dont les peaux sont suspendues devant l'entrée. Au moment où le dieu lésé va donner libre cours à sa colère, le petit imposteur saisit sa lyre et en tire quelques accords si délicieux que le grand frère s'apaise comme par magie et, tout en rechignant un peu, promet à son cadet une gloire immortelle. Alors, par un échange de bons procédés, Hermès fait don à Apollon de son instrument, Apollon, en retour, consent à partager avec lui la garde des troupeaux, et

les dieux réconciliés regagnent ensemble le séjour de félicité et de lumière...

Telle est la substance de l'*Hymne à Hermès*, et tel est aussi, dans ses grandes lignes, le canevas des *Traqueurs*. Seulement il va sans dire que Sophocle a dû condenser, concentrer une action trop dispersée et l'accommoder aux exigences de la représentation théâtrale : c'est ainsi que les deux cavernes de l'hymne — Kyllène et Pylos — n'en font qu'une, et que, bien certainement, l'épisode du procès dans l'Olympe était supprimé. Une variante notable, c'est l'interversion dans l'ordre chronologique des deux exploits de l'enfant-dieu : d'après Sophocle, comme d'après d'autres récits, le vol des bœufs précède l'invention de la lyre et c'est une des vaches immolées qui fournit à celle-ci sa « table d'harmonie ». La substitution de la nymphe-reine Kyllène à la nymphe-mère Maia, l'intervention plaisante des Satyres, embauchés par Apollon, sont encore des innovations qui appartiennent en propre à notre poète.

Le texte grec des Ἰχθυοῦται, laborieusement déchiffré et reconstitué par le savant helléniste qu'est M. Hunt, a paru ces jours-ci à Oxford. Les lecteurs de la *Revue de Paris* seront sans doute heureux d'en trouver ici une traduction aussi complète, aussi fidèle que possible¹.

Assurément cette traduction ne peut prétendre qu'à donner une image bien affaiblie, bien imparfaite, de l'original. Les poètes grecs sont proprement intraduisibles, et Sophocle est peut-être le plus intraduisible de tous. Sa langue, tour à tour hautaine et familière, foisonnante d'images, dédaigneuse d'une syntaxe rigide, riche en néologismes hardis et en impropriétés géniales, s'accommode mal de la robe « tailleur », de l'allure sensée et correcte de notre prose française. Et comment rendre dans cette prose le souple balancement des trimètres, la variété expressive des rythmes lyriques — sans compter le charme à jamais évanoui de la musique et de la danse, qui, dans une composition de ce genre, assez comparable aux comédies ballets de Molière, devaient constituer un des éléments essentiels de l'effet scénique?

1. On a comblé par conjecture les très courtes lacunes qui eussent dérangé le lecteur; on s'est interdit de chercher à suppléer celles de quelque étendue. On s'est contenté d'en indiquer entre parenthèses le sens probable.

Je dois donc compter sur l'imagination du lecteur pour rendre à cette pâle esquisse quelques-unes des couleurs du modèle antique. Puisse-t-elle avoir retenu au moins un reflet de cette grâce aisée, de cette gaieté noble et ingénue, qui, dans une pièce inspirée d'un hymne homérique, font si constamment penser en effet à Homère, à un Homère souriant et comme détendu, à l'Homère des adieux d'Andromaque et du jeu de ballon de Nausicaa.

THÉODORE REINACH

LES TRAQUEURS

— DRAME SATYRIQUE —

PERSONNAGES :

APOLLON

SILÈNE

LA NYMPHE KYLLÈNE

(HERMÈS)

LE CHŒUR DES SATYRES

La scène représente un paysage agreste et boisé. Au premier plan l'autel ou un tertre, puis des gazons, des chardons et des broussailles. D'un côté, une grotte. Apollon s'avance et pose sur le tertre un monceau d'or étincelant.

APOLLON.

A tous les dieux et à tous les mortels, j'annonce et je promets une bonne récompense s'ils me délivrent de l'angoisse qui étreint mon cœur. Mon beau troupeau, mes vaches gonflées de lait, mes veaux, le jeune essaim de mes génisses, tout est parti. En vain, je guette leur trace ; loin de l'étable où rentre le bétail, ils s'en sont allés, soustraits par un ténébreux artifice. Jamais je n'aurais cru qu'aucun des dieux, aucun des mortels éphémères, pût s'enhardir jusqu'à un tel coup d'audace. Quand donc j'appris la chose, saisi de stupeur, je

pars, je cherche, adressant aux dieux et aux mortels une ample proclamation, afin que nul n'en ignore; chasseur effréné, je mène une poursuite ardente. Déjà j'ai parcouru, sans succès, toutes les nations de la Thrace belliqueuse... Je me suis élançé dans les plaines fertiles de la Thessalie, et parmi les opulentes cités de la terre béotienne; j'ai gravi la colline sacrée de Pallas; puis, franchissant l'isthme, j'ai abordé la terre dorienne; courant de contrée en contrée, j'arrive enfin au milieu des rocs escarpés et des bois profonds de Kyllène. Or donc, si quelque berger, si quelqu'un de ceux qui labourent la terre ou qui brûlent le charbon est présent à mes paroles, ou bien encore l'un des satyres sauvages, enfants des nymphes, rôdeurs de la montagne, à tous j'annonce ceci : Quiconque attrapera le voleur de Péon, le salaire est préparé, qui paiera son bienfait¹.

1. Oserai-je, à titre d'échantillon, soumettre à l'indulgence de mes lecteurs l'essai d'une traduction en vers de cette première scène, qui, à défaut du sens littéral, rend peut-être mieux que la prose la plus docile le mouvement du morceau original?

Immortels et mortels, hôtes de ce vallon,
Voici le monceau d'or que Phébus Apollon
Promet en récompense à vous tous, si vous faites
Sortir de son esprit le noir chagrin... Mes bêtes,
Mes vaches, dont le pis était gonflé de lait,
Veaux, génisses, troupeau qui gaîment sautillait,
J'ai tout perdu : la crèche est vide, nul vestige
De leurs pas égarés. Rapt? vengeance? prodige?...
J'ignore; mais qu'un dieu, qu'un mortel eût osé
Goup si hardi, jamais nul ne l'eût supposé.

Sitôt que je connus mon infortune, l'âme
Palpitante d'effroi, je pars et je proclame
Le vol, pour que chacun le sache, hommes ou dieux.
O la folle poursuite! en chasseur furieux,
Déjà j'ai parcouru, sans retrouver de trace,
Tous les peuples guerriers qui remplissent la Thrace,
La grasse Thessalie et ses champs bien plantés,
La Béotie, où sont d'opulentes cités;
J'ai gravi de Pallas la colline sacrée,
Franchi l'isthme et, volant de contrée en contrée,
Kyllène, me voici dans la profonde paix
De tes rocs escarpés et de tes bois épais.
Donc, s'il se trouve ici quelque ami qui m'entende,
Laboureur, charbonnier, pâtre errant dans la lande,
Ou l'un de vous, moitié bêtes, moitié démons,
Enfants des nymphes qui rôdez parmi les monts,
S'il saisit mon voleur, si, captif, il l'amène
A Péon, l'or est prêt, qui va payer sa peine.

SCÈNE II

APOLLON, SILÈNE, LES SATYRES.

SILÈNE.

Phébus, ta voix sonore et ton appel retentissant sont venus jusqu'à moi. Aussitôt, avec toute la hâte dont un vieillard dispose, je suis accouru vers toi; je me suis élancé d'une course rapide, m'offrant pour être, Phébus Apollon, ton bienfaiteur, ton ami, si je puis en bon chasseur te ramener ce gibier. Mais allons, étends ta main sur ce monceau d'or, et jure que tu en feras le prix de ma victoire... Je vois venir mes fils; ils ont l'œil vif, l'oreille fine; je les mets à ton service, si tu veux tenir ce que tu viens de promettre.

APOLLON.

L'or sera votre partage, mais jure de me bien servir.

SILÈNE.

Je ramènerai ton troupeau, mais jure de me bien payer.

APOLLON.

Quiconque le retrouve aura la récompense; elle est prête.

SILÈNE.

Et mes enfants, n'obtiendront-ils pas d'autre salaire?

APOLLON.

Le plus doux que leur cœur puisse souhaiter.

SILÈNE.

Qu'entends-tu par là? Dévoile ta pensée.

APOLLON.

Vous serez libres, toi et toute ta postérité.

(Il sort.)

SCÈNE III

SILÈNE, LES SATYRES.

(Les satyres, dans un petit couplet chanté, s'excitent à quêter le troupeau disparu. Comment répondre à l'appel paternel?)

Comment d'un pied léger atteindre le larcin que la nuit enveloppe? Il faut y réussir pourtant, puisque l'enjeu, c'est la liberté pour eux et pour leur père. Le dieu ami terminera leurs maux, lui qui fit luire à leurs yeux les clairs échantillons de l'or qu'il leur destine.)

SILÈNE.

O dieu! ô fortune! ô démon qui guide les recherches! Faites-moi atteindre l'objet que je poursuis ardemment, faites qu'heureux chasseur je gagne le butin, la proie, la dépouille, les vaches en secret dérobées à Phébus. (*Se tournant vers les spectateurs*) : Et si l'un de vous a, d'œil ou d'oreille, été témoin de la chose, qu'il m'en informe, s'ils veut être mon ami et s'il veut avec moi obliger le roi Phébus. Son indication sera récompensée.

(Le chœur des satyres confirme en quelques vers cette invitation.)

SILÈNE.

(L'oreille tendue vers le public) : Hein? A-t-on dit quelque chose? Personne ne sait-il rien?... *(Aux satyres.)* Il faut donc agir par nous-mêmes. Allons, à l'ouvrage! Que chacun prenne son poste, ouvre l'œil et flaire la brise, si par hasard il peut éventer le troupeau. Courbés en deux, à croppetons, fouillez les broussailles; la moindre senteur, la moindre trace, tout est utile; tout peut vous conduire au but.

(Les satyres se dispersent dans le maquis et commencent la chasse.)

CHŒUR DES SATYRES.

(Le dialogue suivant est réparti entre deux ou plusieurs groupes de traqueurs) :

— O dieu! ô dieu! ô dieu! ô dieu! Laisse aller, laisse aller.. Je crois que nous les tenons... Arrête! N'avance plus!

— Voilà, pour sûr, les traces de notre bétail.

— Silence! Un dieu guide notre colonie en marche.

— Que faisons-nous, camarades? Avons-nous bien besogné? Hein? Qu'en pensent-ils, ceux de là-bas?

— Ils pensent que vous avez fait merveille. Chacune de ces empreintes parle un clair langage.

- Voyez, voyez! de nouveau la marque des sabots!
- Regarde bien, c'est la même mesure, identique.
- Cours donc vite, grimpe là-haut, tends l'oreille; peut-être entendras-tu le mugissement des vaches.

(*Bruit retentissant à la cantonade.*)

— Je ne distingue pas bien nettement la voix. Mais ces empreintes mêmes, cette piste, en disent assez long : ce sont nos bêtes, sans nul doute.

— Arrête, arrête donc! Par Zeus, voici que la piste rebrousse et semble regarder en sens contraire. Vois ces empreintes. Que veut dire ceci? Quel ordre a suivi le troupeau? Voici que l'avant devient arrière; ce qui était distinct s'enchevêtre. Quelle singulière panique a donc saisi ce bouvier!

SILÈNE.

Enfants, quelle nouvelle méthode avez-vous imaginée là, dites-le-moi? Il est bien étrange de vous voir fureter ainsi, le nez contre terre! Quel est votre procédé? Je n'en reviens pas. Tantôt, comme un hérisson, tu tombes à plat dans le fourré; tantôt, courbé comme un singe, tu souffles ta rage je ne sais contre qui. Que signifie tout cela? Dans quel pays, en quel lieu avez-vous appris ces manières? Expliquez-vous; pour moi, c'est une énigme.

LE CHŒUR.

Hu hu! hu hu!

SILÈNE.

Que veut dire ce *hu*? Qui vous a fait peur? Qui avez-vous aperçu? Quel fantôme redoutable vous agite et vous émeut ainsi? Quelque bruit rauque a-t-il retenti près de vous, et cherchez-vous à savoir ce que c'est?

(*Silence prolongé.*)

Pourquoi ce silence, ô vous naguère si bavards?

LE CHŒUR, *comme en extase.*

Silence, toi-même.

SILÈNE.

Qu'y a-t-il donc là-bas? De quoi vous détournez-vous ainsi?

LE CHŒUR, *toujours en extase.*

Écoute donc.

SILÈNE.

Écouter quoi? Je n'entends aucune voix humaine.

LE CHŒUR.

Fais comme je dis.

SILÈNE.

Et ma chasse? Allons-nous faire buisson creux?

LE CHŒUR.

Veuille écouter, de grâce, pendant quelques instants, la chose qui nous tient ici muets de stupeur, interdits, ce bruit qui n'a jamais frappé l'oreille d'aucun mortel.

SILÈNE.

Eh quoi! un simple bruit vous inquiète et vous met en déroute! Corps impurs, pétris d'une cire molle, les plus pervers des animaux! Vous qui, dans toute ombre qui passe, voyez un effroi, vous que tout épouvante! Votre travail est sans nerf, sans conscience, sans courage; vos corps, tout de facade; braillards et paillards, vous voilà en deux mots. Et quand l'heure arrive, dévoués en paroles, vous fuyez l'action. Avez-vous oublié, misérables créatures, de quel père vous êtes issus? Un père qui a laissé, dans les demeures des nymphes, maints documents des hauts faits de sa jeunesse. Ah! lui ne prenait pas la fuite, lui ne tremblait point, ne pâlisait pas de terreur en percevant la rumeur des troupeaux nourris dans la montagne; mais il s'exerçait à de viriles prouesses. Et toute cette gloire, la voilà maintenant souillée par vous, parce que je ne sais quel bruit nouveau, quelque jouet imaginé par les bergers, vous effarouche comme des enfants, avant même d'en reconnaître la cause. Et vous voilà tournant le dos au trésor éblouissant que Phébus vous a montré, à la liberté qu'à vous et à moi il a promise! Tout cela vous en faites fi et vous vous endormez! Ah! si vous ne retournez pas bien vite à la besogne, si vous ne relancez pas jusqu'au gîte le troupeau et le bouvier, bientôt un autre bruit, — vos propres gémissements, — châtiara votre couardise.

LE CHŒUR.

O père, viens ici toi-même et prends notre conduite pour savoir si vraiment il y a là « couardise ». Avance un peu, tu reconnaîtras bientôt la vanité de tes reproches.

SILÈNE.

Eh bien, soit, j'avance, et moi-même je vais t'entraîner par mes paroles, par l'appel du sifflet qui sert à encourager les chiens. Allons, prends ton poste à l'entrée du chemin qui se divise en trois ; je reste sur la scène du combat et je dirige la manœuvre.

(Ici les satyres dirigés par le sifflet de Silène se livrent à un ballet animé, courant en sens divers, s'interpellant mutuellement, comme une meute à la poursuite d'un gibier invisible. Ce sont des hu ! hu ! des pst ! pst ! des ah ! ah ! en même temps que des injures et des quolibets à l'adresse du voleur fantôme.)

(Le son mystérieux retentit de nouveau.)

LE CHŒUR.

O père ! Pourquoi ce silence ? Eh bien, avons-nous dit vrai ? N'as-tu pas entendu ce bruit, ou bien serais-tu sourd ? ...

SILÈNE, immobile et étonné.

Silence ! Qu'est-ce donc que cela ?

LE CHŒUR.

Je ne reste plus à cette place.

SILÈNE.

Reste, si tu désires encore ...

LE CHŒUR.

Je ne puis. Toi-même, si le cœur t'en dit, continue tout seul cette chasse, achève ta quête ; fais fortune ; à toi les vaches, à toi l'or promis par Phébus. Quant à moi, je ne m'arrête plus un instant ici.

SILÈNE.

Non pas ! Je ne vous permettrai pas de me quitter, de désertir votre tâche avant de savoir clairement qui se dissimule dans ce logis.

(Le chœur, se tournant vers l'entrée de la caverne, invite en quelques vers l'hôte mystérieux à se faire connaître.)

(Silence.)

SILÈNE.

Ils ne réussiront pas à le faire paraître. Peut-être, moi-

même, aurai-je plus de chance? Je vais faire un si beau vacarme, heurter le sol de tant de soubresauts et de ruades, qu'il faudra bien qu'il m'entende, fût-il effroyablement sourd.

(Silène se livre à un assaut formidable contre les rochers et la porte de la grotte. Celle-ci s'ouvre lentement. La nymphe Kyllène parait sur le seuil.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, KYLLÈNE.

KYLLENE.

Brutes! Pourquoi vous êtes-vous ruées, avec tant de tumulte, sur ce verdoyant sommet, plein de bois et de gibier? Quel est ce manège? Pour quel métier avez-vous quitté le service qui naguère vous attachait à votre maître, lorsque, vêtu d'une peau de faon et portant dans la main un thyrsé délicat, il suivait, en criant « évohé », le cortège du dieu, avec ses filles, les nymphes, et avec l'essaim de ses fils? Maintenant je ne comprends rien à votre conduite, je ne sais où vous entraîne le tourbillon d'une frénésie nouvelle. Tout m'étonne. Presque à la fois, j'ai entendu un appel, comme si des chasseurs cernaient les petits d'une bête prise au gîte, et je ne sais quels propos mordants au sujet d'un voleur et d'un vol; puis l'annonce d'une récompense; et tout de suite une rumeur confuse, s'approchant de mon logis avec un bruit de ruades. En toute autre occasion, ce mélange de clameurs insensées m'aurait fait croire que vous avez l'esprit malade. Quel est votre dessein sur une nymphe innocente?

LE CHŒUR.

Nymphe à l'ample tunique, apaise ta colère. De moi tu n'as à redouter ni la querelle hostile et la lutte homicide, ni la frivolité d'une langue insolente. Épargne, épargne-moi la tempête de tes reproches; de bonne grâce éclaircis ce mystère. Dis-moi qui, dans ces lieux, dis-moi, qui, sous la terre, fait résonner, d'un art si merveilleux, les accents d'un chant inspiré?

KYLLENE.

A la bonne heure! Voilà des manières plus sociables que

tout à l'heure. Tu attraperas mieux ton but ainsi qu'en faisant mine de violence et d'agression contre une nymphe timide. Pour moi, je n'ai aucune envie de soulever la mêlée stridente des mots. Voyons, exprime-toi avec calme et fais-moi connaître au juste quel désir t'amène ici.

LE CHŒUR.

Reine de ces lieux, majestueuse Kyllène, ce qui m'amène ici, tu le sauras plus tard ; mais à toi d'abord de me dire quelle est cette voix qui résonne là-bas et quel est le mortel qui par elle s'exprime.

KYLLENE.

Soit, mais soyez bien avertis vous-mêmes : si vous révélez les paroles que vous allez entendre, une peine sévère vous attend, car ce secret reste caché dans les demeures des dieux, de crainte qu'un écho n'en arrive aux oreilles d'Héra. Zeus est venu dans cette retraite mystérieuse de la fille d'Atlas ; elle a exaucé son désir. Dans les bras de sa chère amante, il oublia la déesse à l'ample tunique. Au fond de cette caverne solitaire il a engendré un fils, et ce fils, je le nourris dans mes bras, car les forces de sa mère sont ballottées par la maladie. Nourriture, breuvage, coucher, c'est moi, veillant auprès de ses langes, qui, nuit et jour, pourvois à tous les besoins de son berceau. L'enfant grandit à vue d'œil, plus que de nature, si fort qu'il me remplit de stupeur et d'effroi. Il n'y a pas encore six jours qu'il a vu la lumière, et déjà ce corps puéril atteint la taille florissante d'un éphèbe ; sa sève vigoureuse monte en tige, et jamais ne s'arrête. Tel est l'enfant qu'abrite cette cachette ; l'ordre de son père l'y soustrait encore à tous les regards. Quant à cette voix, frémissant écho d'un instrument invisible, dont tu t'informes, cette voix qui t'a si fort effrayé, c'est l'enfant lui-même qui, dans une seule journée, a su la faire surgir d'une carcasse retournée. Oui, ce vaisseau rempli d'ivresse, c'est la dépouille d'une bête morte qui le lui a fourni et qu'il fait vibrer sous terre.

(Un bref couplet du chœur exprime son étonnement et son incrédulité. Comment admettre que cette mélodie indicible, un enfant, fût-il un enfant prodige, ait réussi à l'extraire d'une carcasse?)

KYLLÈNE.

Ne sois pas incrédule. Sincère est la parole divine qui te sourit.

LE CHŒUR.

Et comment croirais-je que la voix d'un mort puisse sonner ainsi ?

KYLLÈNE.

Crois-le pourtant. Vivante, la bête était muette. Morte, elle reçut la parole.

LE CHŒUR.

Quelle est à peu près son apparence ? Allongée, bossue, courte ?

KYLLÈNE.

Courte, en forme de marmite. Une bigarrure parsème sa peau voûtée.

LE CHŒUR.

A quoi la pourrait-on comparer ? A un chat, à une panthère ?

KYLLÈNE.

Quelque chose entre les deux : un corps arrondi avec de courtes pattes.

LE CHŒUR.

Aurait-elle donc l'aspect d'un rat d'Égypte ou d'un crabe ?

KYLLÈNE.

Ni l'un ni l'autre. Cherche une meilleure comparaison.

LE CHŒUR.

Est-elle pareille, peut-être, au scarabée cornu de l'Etna ?

KYLLÈNE.

T'y voilà maintenant. Oui, c'est bien à peu près ainsi que le monstre est conformé.

LE CHŒUR.

Mais quelle est la partie de son corps qui parle ? Est-ce le dehors ou le dedans ? Dis-le-moi.

KYLLÈNE.

L'enveloppe qui lui sert de peau, parente de l'écaille des huîtres.

LE CHŒUR.

Comment prononces-tu son nom? Apprends-le-moi, si tu l'as retenu.

KYLLENE.

L'enfant donne à l'animal le nom de *tortue*, à ce qui sonne celui de *lyre*.

(Quelques vers manquent où la nymphe décrivait la structure de la lyre, tendue de cuir de vache, avec ses cordes en boyau tressé, ses chevilles et ses cornes.)

Voilà le seul jouet qui calme sa souffrance, sa seule consolation. Joyeux dans son délire, il chante, et sa chanson s'accorde avec la lyre dont la voix modulée l'exalte. C'est ainsi que l'enfant a fait naître le son dans une bête morte.

LE CHŒUR.

Voici qu'un chant sonore parcourt ces lieux et butine au passage les douces visions qui reflètent la nature. Mais connais maintenant l'objet dont pas à pas mon enquête s'approche. L'être divin, quel qu'il soit, qui conçut cet artifice, c'est lui, sache-le bien, c'est lui, ô femme, et nul autre, le voleur que nous recherchons. Mais que ce propos ne t'emplisse ni de chagrin ni d'indignation!

KYLLENE.

Quelle démente te possède? qui oses-tu accuser de larcin?

LE CHŒUR.

Par Zeus, ô souveraine, je ne voudrais pas te mettre en courroux.

KYLLENE.

Quoi! C'est le fils de Zeus que tu traites de voleur?

LE CHŒUR.

Et comment ne le ferais-je pas quand je le prends en flagrant délit de vol?

(Le dialogue irrité se poursuit pendant quelques vers. La nymphe réclame une preuve. Le chœur invoque la peau de vache où l'enfant a taillé le cuir de sa lyre.)

KYLLENE.

Ah! Je commence à comprendre : depuis quelque temps tu ne fais que te divertir aux dépens de ma sottise, et tout ce

discours n'est que raillerie. Or, sache-le bien, si, à l'avenir, tu trouves plaisir ou profit à badiner, j'y consens volontiers : esclaffe-toi de rire, dilate ton cœur tant que tu voudras. Mais quant à cet enfant qui, de vérité certaine, est le fils de Zeus, ne t'avise pas de te moquer de lui et d'apporter contre un nouveau-né une fable nouvelle. Lui, voleur ! Ce n'est pas un défaut qu'il aurait pu hériter de son père ; ce n'est pas non plus parmi ses aïeux maternels qu'il en aurait trouvé l'exemple. D'ailleurs, là où il y a vol, le voleur, vois-tu, est un pauvre hère, sans biens, sans ressources, tandis que celui-ci est issu d'une famille opulente. Marque donc d'infamie celui qui le mérite ; le crime n'a rien à voir ici... Mais tu ne seras jamais qu'un enfant. Tu as beau avoir l'âge d'un adolescent, avec la barbe plein le menton : tu te plais comme un bouc à folâtrer dans le chardon. Cesse d'épanouir de joie ta calvitie luisante. Ne sais-tu pas que celui qui baye aux sottises raille-ries, les dieux bientôt le feront pleurer ? Voilà le sort que je te prédis.

LE CHŒUR.

Tourne et retourne ton langage ; lime et polis les contes qu'il te plaît, — tu ne parviendras pas à me persuader. Celui qui fabriqua cette machine, qui avec du cuir l'ajusta, nulle autre bête ne lui en a fourni la matière que les vaches dérobées à Loxias. N'essaie pas de me donner le change.

KYLLÈNE.

Ainsi tu persistes à appeler criminel mon nourrisson ?

LE CHŒUR.

S'il fait le mal, il mérite d'être traité de méchant.

KYLLÈNE.

Il ne convient pas de médire de l'enfant de Zeus.

LE CHŒUR.

Si c'est la vérité, j'ai le devoir de la dire.

.

KYLLÈNE.

Ai-je bien compris ? qui accuses-tu, scélérat, de détenir le troupeau ?

LE CHŒUR, *montrant la grotte.*

L'enfant qui est enfermé là-dedans.

KYLLÈNE.

Ne cesseras-tu pas de faire outrage au fils de Zeus?

LE CHŒUR.

Je cesserai lorsque quelqu'un me ramènera les vaches.

KYLLÈNE.

Vous m'assommez enfin, tes vaches et toi-même.

.

SOPHOCLE

*
* *

[Et sur ce dernier vers s'achève la partie lisible de notre manuscrit. Le reste est trop fragmentaire pour se prêter à un essai de restauration. Tout ce qu'on peut supposer avec vraisemblance, c'est que le dénouement s'inspirait de l'hymne homérique à Hermès en le simplifiant, en le ramenant à la mesure du théâtre. Pour mettre un terme à cette trop longue altercation, le chœur invoquait l'arbitrage d'Apollon. Celui-ci survenait, pénétrait dans la caverne et y découvrait Hermès blotti dans son berceau. L'enfant, traîné de force sur la scène, niait d'abord son larcin, puis, vaincu par l'évidence, finissait par avouer tout. Mais désarmé par sa gentillesse, apaisé par le don de la lyre, le grand frère pardonnait et consentait même à lui faire cadeau du troupeau volé : désormais les rôles seront renversés, Hermès sera le dieu protecteur des bouviers, Apollon celui des musiciens. Et les satyres célèbrent par une sarabande finale leur rançon gagnée et la paix rétablie parmi les immortels.]

Texte français de THÉODORE REINACH.